

THÉOPHILE DELCASSÉ (1852-1923) ET LA RUSSIE

LOUIS CLAEYS (*Foix*)

Depuis la défaite de 1870, la France est privée d'alliés par le chancelier Bismarck dont la hantise qui est le relèvement trop rapide d'une France revancharde, commande un rapprochement toujours plus étroit entre les empereurs d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Russie. Une « Realpolitik » qui tient, malgré ses limites, voire ses incohérences, jusqu'à l'accession au pouvoir de Guillaume II en 1888. Dès 1890 en effet, l'Allemagne se détourne de la Russie, choisissant définitivement le renforcement de ses rapports avec l'Autriche-Hongrie, excluant par principe toute possibilité d'alliance franco-russe. Or, dans le même temps, la diplomatie russe a besoin d'alliés occidentaux pour soutenir sa politique expansionniste tant en Asie que dans les Détroits. A partir de 1891, ce sera la France qui, dès lors, peut entrevoir la fin de son isolement diplomatique. Ce sentiment est alors de plus en plus vivement soutenu par la presse nationale qui se prépare à jouer un rôle prépondérant dans le rapprochement des deux pays.

L'un des journalistes convaincus du bien-fondé de l'alliance franco-russe est précisément Théophile Delcassé (1852-1923), originaire de Pamiers en Ariège, monté à Paris en 1876, remarqué par Léon Gambetta qui lui confie la rubrique des questions extérieures

dans son journal *La Petite république française*. Delcassé sera également journaliste au *Paris* jusqu'en 1889, date de son élection comme député de la circonscription de Foix dans son département d'origine. Son intérêt pour l'alliance franco-russe s'affirme très tôt et il ne cessera de s'amplifier au gré des fonctions ministérielles qu'il exercera de 1893 à 1915. Cet article voudrait simplement revenir sur la personnalité de Théophile Delcassé, journaliste puis ministre des Affaires étrangères entre 1898 et 1905, dans un contexte de paix armée de plus en plus inquiétant, avant de terminer par quelques-unes de ses impressions sur la vie quotidienne à Saint-Pétersbourg, lorsqu'il y était ambassadeur en 1913 et 1914.

Les premiers articles de Delcassé signés dans *La Petite république française* datent de 1883 et proposent aux lecteurs, habitués jusque-là aux dépêches laconiques d'agences à l'étranger, de véritables analyses sur la situation européenne du moment. Ainsi ses deux articles-synthèses du 2 janvier 1884 et du 3 janvier 1886 intitulés « L'Europe en 1883 », « L'Europe en 1885 », sur quatre colonnes à la une. Les commentaires sur la Russie, même brefs, traduisent son intérêt pour ce pays « allié de la France par la force des choses » ou « entré dans une période d'apaisement avec les fêtes du couronnement de Nicolas II » ou capable, en 1885, « de porter des coups sérieux à l'Angleterre, en Inde », comme de s'engager davantage dans les Balkans face au rival austro-hongrois. Des articles qui démontrant la bonne connaissance de Delcassé pour les intérêts nationaux de la Russie, dans la perspective de l'alliance franco-russe conclue en 1892-1893 seulement.

A partir de 1886 et jusqu'en 1889, il passe au *Paris*, journal dans lequel il peut donner toute sa mesure, disposant d'une plus grande latitude de parole. Dans cette deuxième période journalistique, ses inquiétudes vis-à-vis de la Triple Alliance reviennent souvent. A cette « masse de forces hétéroclites liguées pour un but mal défini », il faut « un contrepois que seules peuvent constituer la France et la Russie étroitement unies et maîtresses de leurs mouvements » (31 mars 1887). « Une entente franco-russe établie par la communauté des intérêts, cimentée par la communauté du péril à (24 mai 1887). Il insiste dans l'article « Nos alliances du 31 août 1887 : « Quand deux pays ont, comme la France et la Russie, des ennemis communs : l'Allemagne en Europe ; la Chine en Asie ;

l'Angleterre dans le monde entier, quand nulle part leurs intérêts ne se combattent ; quand, au contraire, ils n'ont qu'à gagner à l'augmentation de leur puissance, ces deux pays doivent s'unir, n'importent leurs conditions d'existence intérieure, n'importe leur régime politique. » Ces quelques extraits sont bien le reflet d'une pensée toute entière tendue vers la recherche d'alliances pour la France trop longtemps isolée et de ce fait considérée comme une puissance inférieure. Et dans les années quatre-vingt-dix, seule la Russie, en dépit d'un régime monarchique, peut apporter ce « contrepoids » nécessaire à la réalisation d'un nouvel équilibre européen capable de faire pièce à la politique allemande.

Parvenu au pouvoir, avec pour premier ministre les Colonies de 1892 à 1893, précisément au moment où ne noue l'alliance franco-russe, Delcassé reste fidèle à la ligne de ses analyses journalistiques même si, désormais, le ton de ses discours se doit d'être plus modéré. Avec le rapprochement entre Saint-Pétersbourg et Paris, c'est pour la France la sécurité retrouvée doublée d'une certaine fierté pour la République d'avoir réussi à conclure une alliance avec une grande puissance, fût-elle monarchique. Pour les républicains en effet, une telle différence n'est plus un obstacle, d'autant que le marché financier parisien est fort attractif pour le gouvernement russe qui sait pouvoir y placer ses fonds d'Etat. Aussi bien l'alliance souscrite est-elle uniquement défensive, en ce sens que Nicolas II n'entend nullement s'associer à une quelconque politique de revanche de la France pour récupérer l'Alsace-Lorraine. Tout comme, inversement, la France n'est pas tenue de soutenir la Russie dans sa politique balkanique qui l'oppose à l'Autriche-Hongrie.

Appelé au ministère des Affaires étrangères en 1898, au plus fort de l'Affaire Dreyfus dans laquelle de lourds soupçons pèsent sur l'armée française, au moment également de l'ouverture de la crise de Fachoda, Théophile Delcassé veut éviter à tout prix un affaiblissement de l'alliance franco-russe qui équivaldrait à un amoindrissement de sécurité pour la France. Pour conjurer un tel risque, Delcassé entreprend son premier voyage officiel à Saint-Pétersbourg (juillet-août 1899) où il signe avec son homologue, le comte Mouraviev, un texte qu'il a lui-même préparé et qui fait franchir un nouveau pas à l'alliance (9 août 1899). En effet, si l'objectif premier du maintien de la paix est évidemment maintenu,

Delcassé fait inclure la nouvelle clause de l'équilibre des forces en Europe qui, indirectement, permet aux deux signataires de s'engager dorénavant pour les questions sensibles des Balkans ou de l'Alsace-Lorraine. De plus, la durée de l'alliance n'est plus suspendue à celle de la Triplice mais devient illimitée. Dans son compte-rendu aux journalistes présents à l'ambassade de France, Delcassé insiste sur les efforts conjugués des deux ministres pour la sauvegarde de la paix et de la tranquillité de l'Europe, car « jamais les rapports entre la France et la Russie n'ont été plus étroits, plus cordiaux, plus intimes, plus confiants. »

Lors de son deuxième voyage officiel en Russie en avril 1901, dont la finalité est toujours la consolidation de l'alliance, Delcassé est reçu à Peterhof le 25 avril pour assister à un conseil des ministres exceptionnel présidé par le tsar et convoqué à l'intention du ministre français, marque d'estime rare du souverain pour un hôte étranger. Après le conseil, Delcassé est encore retenu à déjeuner par le couple impérial avant d'être admis dans le cabinet de travail de Nicolas II pour un tête-à-tête de deux heures. Inutile d'insister sur la satisfaction de Delcassé qui télégraphie au président de la République : « L'accord est complet entre la Russie et nous. » C'est précisément en compagnie du président Loubet que le ministre des Affaires étrangères effectue son troisième voyage en Russie durant le mois de mai 1902, pour répondre à la visite en France du couple impérial russe quelques mois auparavant. Delcassé nous a laissé une large description de ce voyage dans la correspondance adressée à son épouse restée à Paris. Départ donc de Brest, à bord du *Montcalm*, le 14 mai. Arrivée en Russie le 20 mai, après une traversée sans encombres. C'est depuis le palais de Tsarskoïe Selo qu'il envoie ses premières impressions. « L'entrée en rade de Cronstadt, ce matin, a été superbe. Le temps était plutôt froid mais sec. Plus de cent bateaux, frétés par des sociétés et des particuliers, étaient venus à notre rencontre, poussant des hurrahs, agitant des mouchoirs, criant "Vive la France". C'était très beau et tout aussi émouvant. A l'entrée, dans la petite rade, nos bateaux ont défilé entre les deux lignes formées par l'escadre russe saluant du canon. A l'extrémité de la ligne, le Grand Duc Alexis est venu sur son canot souhaiter la bienvenue au Président et nous a amenés sur le yacht où l'Empereur attendait. L'Empereur s'est montré très affable. On débarque à Peterhof, on visite le parc, on monte dans le train, on y déjeune. On arrive à Tsarskoïe

Selo à l'heure précise, comme le voulait le programme. Visite à l'Impératrice qui s'est montrée fort aimable. On reprend le train, on repart pour Gatchina, résidence de l'Impératrice Marie. Accueil des plus gracieux. L'Impératrice m'a dit, en me tenant la main : "Je suis très contente de vous revoir." Elle assistera au dîner de gala, ce soir, au palais et vendredi elle a accepté de venir déjeuner à bord du *Montcalm*. L'accueil de la foule est très chaud. Je crois que tout se passera très bien. Le temps même paraît vouloir être jusqu'au bout de la fête. »

Ce troisième voyage peut en effet être considéré comme l'aboutissement des efforts de Delcassé pour assurer l'irréversibilité de l'alliance franco-russe avant de se tourner vers l'Angleterre, inquiète désormais de l'évolution des relations entre les deux pays, au point de s'interroger sur son propre isolement. Une réflexion nouvelle qui conduira la France et l'Angleterre à réaliser l'Entente cordiale en avril 1904 avant de conclure l'Entente à trois, avec la Russie en 1907, initiée cette fois encore par Théophile Delcassé, momentanément écarté du pouvoir.

C'est en 1913 qu'il effectue son dernier voyage en Russie de mars 1913 à janvier 1914, comme ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, avec la délicate mission de proposer des solutions aux conflits balkaniques tout en resserrant les liens entre la Russie et la France. Dans une Europe de plus en plus fébrile, le nouveau président de la République, Raymond Poincaré, a choisi Delcassé parce qu'homme de la situation en même temps que « *persona grata* » auprès du tsar. Au-delà des graves préoccupations politiques du moment, la correspondance de notre ministre montre un homme également curieux des habitudes de vie des habitants de la capitale russe. Il nous laisse au passage un tableau des dures conditions climatiques de l'hiver 1913-1914 qu'il subit, loin de la France et des êtres qui lui sont chers. Ses retrouvailles avec Saint-Pétersbourg sont chaleureuses néanmoins et font presque passer au second plan l'immensité de sa tâche. « Cordial est l'accueil que j'ai trouvé ici, cordial pour le politique autant que pour l'homme privé [...]. Mais je suis seul, loin, bien loin de mes affections qui deviennent plus profondes avec l'âge, sans rien perdre de leur vivacité [...]. A l'instant, on m'avise que l'Empereur, informé de mon arrivée, me recevra lundi pour la présentation de mes lettres de créance. Tu vois qu'il était impossible de montrer meilleure

grâce. » (22 mars 1913.) « A la gare de Tzarskoïe, une voiture de gala, traînée par six chevaux, m'attendait. D'autres voitures de gala suivaient où ont pris place, dans l'ordre hiérarchique, les fonctionnaires de l'Ambassade. Au palais, le cortège se forme. Et nous voilà traversant trois ou quatre salons, devant les troupes qui présentent les armes. Je suis entré seul chez l'Empereur qui m'a fait l'accueil cordial et confiant d'autrefois. Après l'entretien, déjeuner et retour à Saint-Pétersbourg. J'ai télégraphié à Paris puis a commencé la série des visites officielles. » (25 mars.)

Ses commentaires sur le travail à l'ambassade sont tout aussi précieux. Comme cette habitude d'arriver tôt le matin dans son cabinet de travail, comme à Paris, à la stupéfaction du personnel. Ou son exigence de ne point dépasser les 14 ou 15 degrés dans les locaux de l'ambassade surchauffée pour lui (22 degrés), afin de ne pas nuire à l'efficacité du travail. « Lever six heures. Travail. A sept heures, je fais mes exercices physiques. Petit déjeuner. A huit heures, je suis dans mon cabinet dont les "dvornicks" ont préalablement fait la toilette. Je lis un journal, les télégrammes et je sors, suivant la Neva aux longues, aux infinies perspectives. A neuf heures ou neuf heures et quart, je suis de retour dans mon cabinet, jusqu'à midi et demi ou midi trois quarts. Déjeuner. A une heure, une heure un quart, je suis dans ma chambre qui donne sur la Neva, jusqu'à deux heures et demie. Je m'habille. Je redescends dans mon cabinet pour voir s'il y a des télégrammes et des ordres à donner, ou une visite à recevoir. Et je monte en voiture. Je vais aux Affaires étrangères et je continue les visites... A sept heures trois quarts, dîner. Et me revoilà dans ma chambre » (30 mars). Un emploi du temps immuable dans un contexte politique qui s'assombrit. La situation dans les Balkans est critique. « Les affaires se multiplient, se compliquent et ne se calment sur un point que pour s'exaspérer sur un autre. Ce n'est pas une mince besogne. Je puis avoir des ennuis, je ne connais par l'ennui » (4 avril). Ses préoccupations cependant ne masquent jamais l'espèce de fascination qu'exerce sur lui la beauté de la ville baignée par la Neva. « Dès cinq heures ce matin, le soleil filtrait à travers les rideaux. Je me suis empressé de lui ouvrir la place. La Neva, ou plutôt les glaces qui l'emprisonnaient à la surface, s'en allait vers la mer avec des craquements continus. Le soleil dorait la flèche de la cathédrale Pierre et Paul. C'était très beau. Ce fut plus beau encore le soir. Je suivis les quais, avec l'ambassadeur d'Angleterre. Le soleil

couchant rendait vermeille toute cette masse de glace qui continuait à descendre, se butant aux piles des ponts, tournoyant jusqu'à ce que, brisée par l'effort en d'énormes plaques, elle ait pu se faire un passage » (10 avril).

Tout le printemps et une partie de l'été sont passés à tenter de résoudre la crise balkanique, de concert avec le ministre russe des Affaires étrangères. Delcassé fustige les méthodes utilisées par les Etats balkaniques à la table des négociations, « chacun voulant s'adjuger la plus forte part de la victoire commune. Mais aussitôt après un autre vorace apparaîtra qui les voudra croquer successivement. Et pour l'en empêcher, ce sera la mêlée générale » (13 juin). Des prévisions d'ailleurs confirmées dans les semaines suivantes. « Tout le monde court à la curée de la Bulgarie : la Roumanie, après la Serbie, la Grèce et le Monténégro ; la Turquie, après la Roumanie. Et les Bulgares, épuisés ou moralement déprimés, les deux à la fois peut-être, ne font pas mine de réagir. Tout ce que je leur ai annoncé, le 10 juin, et que j'ai télégraphié à Paris, s'accomplit » (17 juillet). « Ce matin, je me suis rendu à Peterhof où l'Empereur m'avait fait dire qu'il me recevrait. Je lui ai présenté le général Joffre et la mission arrivée hier soir... Notre mission militaire est l'objet de prévenances très marquées et non moins remarquées. Par une exception significative, l'Empereur a voulu associer à ces manifestations militaires l'ambassadeur de France » (4 et 6 août). Grand moment d'émotion patriotique pour Delcassé lorsque les musiques des régiments exécutent l'hymne *Dieu sauve le tsar*, « dont la gravité religieuse touche et pénètre. Qu'il est fâcheux que la distance des manœuvres (à quarante kilomètres de Saint-Petersbourg) empêche la population de s'y rendre, de vibrer et de communier, comme fait le nôtre avec son armée » (6 août).

Quelques jours plus tard, il se rend à Moscou, le temps d'une visite-éclair du Kremlin et d'autres bâtiments civils et religieux. « Comme ville, climat à part, je préfère Pétersbourg. Pétersbourg a la Neva et cette beauté est unique. » (18 août.) Après des vacances en France jusqu'au mois d'octobre, il regagne Saint-Petersbourg, le cœur serré il est vrai. « Je laisse trop d'affection dans mon pays. » Et l'hiver russe est déjà là : moins dix degrés ! « Le vent rend le froid plus aigu. Les derniers trains de bois arrivent par la Neva. Si ce froid continue, nous verrons vite venir les premiers glaçons du Ladoga, avant-coureurs de l'emprisonnement des eaux. Je n'en

jouis que plus du spectacle de l'activité du fleuve et de ses eaux qui miroitent au soleil » 12 octobre.) Mais Saint-Pétersbourg plonge peu à peu dans l'obscurité. Le 2 novembre, « gens, bêtes, voitures paraissent, dans le brouillard de plus en plus épais, autant de fantômes. On ne se sent vivre qu'à l'humidité qui vous pénètre jusqu'aux os. Les trottoirs, la chaussée disparaissent sous une couche d'eau et pourtant, il ne pleut pas. Ce matin, en allant faire ma promenade, passant près d'une voiture à deux chevaux qui filaient au grand trot, j'ai senti les pavés de bois se disloquer, prêts à se soulever. C'est la Neva souterraine qui les pousse ».

Sur le plan diplomatique, malgré une accalmie de quelques mois, Delcassé « appréhende de nouvelles et prochaines perturbations dans les Balkans », sachant qu'elles auront des répercussions sur les relations entre les Grandes Puissances (10 novembre). Noël 1913 passé à Paris, il repart pour Saint-Pétersbourg. Un froid glacial le surprend, jusqu'à moins vingt-deux degrés ! Il n'en poursuit pas moins ses promenades journalières sous le vent « qui rend le froid plus cinglant. A peine sorti des narines, l'air se congèle. Quant à la moustache, chaque poil est transformé en stalactite. C'est pourtant un plaisir de fournir aux poumons un autre air que l'air confiné des appartements. Encore ai-je défendu de mastiquer les fenêtres de mon cabinet et de ma chambre que l'on ouvre toutes grandes deux fois par jour » (6 janvier 1914). A cette date cependant, le terme de la mission de Delcassé approche. Déjà le 2 janvier, à Tsarskoïe Selo, lors de la cérémonie des félicitations du Corps diplomatique au Souverain, celui-ci a exprimé son regret au ministre français de le voir rentrer à Paris ainsi que son souhait de le rencontrer encore pour discuter du prochain voyage du président Poincaré en Russie.

Ainsi se referme le recueil des impressions d'un Français à Saint-Pétersbourg, curieux de tout et de tous lors de ses promenades dans la ville et sur les quais de la Neva, avec une certaine tendresse pour ce pays et ses habitants. D'une haute personnalité politique ensuite, chargée d'une mission difficile tandis que les nuages s'amoncellent sur l'Europe. Une mission qui a sans nul doute été le point d'orgue de toute la politique extérieure de Delcassé convaincu, comme Gambetta, que l'alliance avec la Russie était, pour la France, la condition première pour redevenir une grande puissance maîtresse de ses décisions. Aussi, lorsque la

Grande Guerre éclate en août 1914, la foule parisienne fait-elle une ovation à Théophile Delcassé pour avoir réussi à donner des amitiés à la France, seules capables de contenir les assauts des Puissances centrales avant de lui assurer la Victoire.